

« La Bonne Femme »

Diane Godin

Numéro 78, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, D. (1996). Compte rendu de [« La Bonne Femme »]. *Jeu*, (78), 201–202.

qui n'est guère heureux puisqu'il donne aux scènes de groupe une allure « music-hall » s'intégrant très mal dans la symbolique générale de la pièce.

Soleil n'est assurément pas un grand moment de théâtre. Si son parti pris enthousiaste et sa vision enjouée de l'existence peuvent à la rigueur être tenus pour des choix délibérés destinés à transcender le *tedium vite* si commun de notre fin de siècle (et, selon certains, de toutes les fins de siècle), si le talent de plusieurs des comédiennes (Nathalie Claude, Sylvie Moreau) évoluant sur scène aide quelquefois à faire accepter la convention naïve proposée par cette production, il reste que la pilule euphorisante est vraiment très difficile à avaler. Il y a en effet que le texte, radieux, ensoleillé, coquet, semé d'images épanouies, joliment orné de métaphores en fleurs et, surtout, inondé de clichés et de fausse poésie barbante, est assez constamment pénible. Parmi cent, quelques expressions fleuries glanées au hasard : « tes bourgeons de seins », « tu es le début du monde », « un trésor en éveil », « son sillage [...] déchire la foule comme une blessure qui n'a jamais saigné », « je suis un fleuve enflammé », « planter son espérance », « tu accostes à mon rivage », « réveiller tes volcans oubliés ». La véritable poésie est évidemment à l'opposé de ce discours enchanteur qui rappelle les pires romans sentimentaux. Il faut espérer que les prochaines productions des Cèdres Millénaires s'appuieront sur des pensées et des supports plus substantiels.

Pierre Popovic

« La Bonne Femme »

Texte et interprétation de Jasmine Dubé. Mise en scène : Martin Faucher ; assistance à la mise en scène et éclairages : Mathieu Marcil ; scénographie et costumes : Linda Brunelle ; musique originale : Gaétan Leboeuf. Production du Théâtre Bouches Décousues, présentée à la Maison Théâtre du 14 octobre au 5 novembre 1995.

Les méchants : c'est pas sorcier...

Une tringle de métal qui tourne à volonté et fait danser les petites étoiles qui y sont suspendues, quelques voiles transparents aux pouvoirs fragiles, l'image à peine dessinée d'une forêt où se terre, dans une maison en bonbon, une sorcière maléfique qui dévore les enfants trop gourmands... Au milieu de la scène trône un gros coussin rose et douillet en forme d'éléphant : c'est Lélé, l'ami malade, l'inséparable compagnon de la Bonne Femme, qui le soigne et le dorlote autant qu'elle le dispute – parce qu'il ne veut rien faire, parce qu'il n'est pas gentil, ou tout simplement parce que la mauvaise humeur l'emporte parfois sur la tendresse.

C'est qu'elle n'est pas toujours de bon poil la Bonne Femme, malgré son grand cœur. De fait, cette sorcière dissidente et solitaire a décidé de faire la guerre aux inquiétants personnages qui peuplent les histoires enfantines, à l'aide d'une formule magique dont elle possède le secret ; réduits en cendres et enfermés dans des petits pots bien rangés dans « l'armoire aux méchants » qui se trouve

sous la queue de Lélé, les loups affamés et les sorcières sans scrupules sont destinés à la préparation d'une soupe qui, nous assure-t-on, combat « les bobos, les bactéries, les boursofflures, les bourrelets, le boudin et la baboune ». Si cette médecine n'est pas très orthodoxe ni ragoûtante (du moins au dire des jeunes spectateurs, qui tout en approuvant le procédé s'entendaient pour décréter que la mixture de la Bonne Femme était plutôt « dégueulasse »), elle possède l'avantage – et là réside tout le mérite de ce spectacle – d'éviter les solutions doucereuses qui, trop souvent, donnent peu de crédit au pouvoir qu'ont les enfants de composer avec les peurs qui les habitent.

Le personnage imaginé par Jasmine Dubé a quelque chose de la sorcière défroquée qui se laisse aller à la tendresse et aux dérives ludiques que lui suggère son imagination. Son jeu ressemble ni plus ni moins à celui des enfants solitaires qui se déguisent en adultes et s'inventent tout un monde de personnages et de situations qu'ils contrôlent à leur guise. La dégaine de cette Bonne Femme, d'ailleurs, en disait long sur l'esprit du personnage : cheveux remontés en chignon, large robe en soie, collier à grosses boules et lunettes aux rebords pointus lui donnaient l'apparence joliment démodée qu'ont les enfants lorsqu'ils s'accoutrent des vêtements et des accessoires de leurs parents.

Mais la Bonne Femme, c'est aussi une sorte d'itinérante qui traîne son baluchon et son gros éléphant, s'arrêtant ici et là pour passer la nuit, raconter ses exploits (comment, par exemple, elle a réussi à sauver Ghislain, un petit garçon qui s'était aventuré trop près de la mai-



son en bonbon, dans la forêt), donner le biberon à Lélé, affronter les méchants qu'elle a emprisonnés dans son armoire et laisser libre cours à ses rêveries. Précisons que le texte de *la Bonne Femme* fut écrit en même temps que s'élaborait la scénographie du spectacle. En prenant possession de ce décor-univers, Jasmine Dubé nous a offert un texte admirable qui donne sa pleine mesure à l'errance de l'imaginaire et du verbe.

Photo : Camille Mc Millan.

Diane Godin